

Christian Salenson

Directeur du Département d'études et de recherche sur les religions à l'école de l'Institut de sciences et théologie des religions (Institut catholique de la Méditerranée).

La crise et après ? Inventer un nouvel art de vivre¹

Il y a un an beaucoup disaient : « Rien ne sera plus comme avant ». D'autres, pessimistes, affirmaient que, dès que les contraintes de la pandémie allaient s'estomper, les mêmes modes de vie, de consommation, de fonctionnement social se reproduiraient, éventuellement même de façon exacerbée.

Plutôt que de se livrer à un jeu de pronostics, à vrai dire assez vain, il serait préférable d'essayer de comprendre ce que la crise révèle de nos manières de penser et de vivre. Je n'ai aucune prétention à dire ce que sera demain. Demain sera ce que nous le ferons collectivement et personnellement. Il ne relève ni du fatalisme ni d'un changement magique. L'être humain a été créé libre. Il fait l'usage qu'il veut de sa liberté. Elle est inaliénable. Si collectivement nous faisons le choix de vivre comme avant, selon une expression employée souvent avec nostalgie, nous irons dans le mur et nous nous préparerons des crises plus redoutables encore. Nous le savons. Nous ne pouvons pas vivre au rythme de consommation et d'épuisement des ressources dans lequel nous sommes engagés. Et c'est pourquoi, si cette crise fut un drame pour certaines personnes,

1 Conférence donnée à l'Institut catholique de la Méditerranée le 26 mai 2021.

en un sens, on pourrait dire qu'elle est collectivement une aubaine. Elle peut nous permettre de mettre à jour des questions fondamentales qui nous sont posées, des manières de penser qui sont interrogées, des modes de vie à inventer. Je me situe résolument dans cette posture tout en sachant que rien n'est moins sûr que les choix que nous ferons.

Mais à supposer que collectivement nous refusions tout changement, il nous restera encore, au moins personnellement, la possibilité d'inventer d'autres manières de penser et de vivre. Personne ne peut se lamenter sur la société sans avoir lui-même opéré les changements dans sa vie qui lui semblent nécessaires et cela ne concerne pas uniquement des actions mais aussi des manières de penser, de sentir, de croire etc. Je veux encore ajouter qu'inventer un nouvel art de vivre ne saurait pour moi, à aucun moment, être punitif. Je m'inscris en faux contre une écologie moralisante. Le critère reste celui d'une vie bonne, mieux que cela d'une « vie en abondance » comme dit Jésus.

Nous pourrions donc essayer de lire ce que la crise révèle car telle est la fonction d'une crise. Une crise est étymologiquement une mise en jugement, un temps de discernement, précisément parce que la crise grossit les phénomènes et permet de voir ce que l'on n'a pas vu, ou que l'on n'a pas voulu voir, aussi bien dans la société que dans sa propre existence. Elle agit à la manière d'une loupe. Encore faut-il s'arrêter pour regarder avant de se jeter dans l'action. La crise est « un temps pour changer », selon l'expression de François. « On ne sort jamais indemne d'une crise, si tu en sors, tu en ressorts meilleur ou pire qu'avant mais jamais comme avant ». Par ailleurs les changements ne peuvent être simplement à la marge. Comme le dit le pape François, « si quelqu'un croit qu'il ne s'agirait que d'assurer un meilleur fonctionnement de ce que nous faisons auparavant, ou que le seul message est que nous devrions améliorer les systèmes et les règles actuelles, il est dans le déni »².

Je vous propose que nous nous interroguions sur quelques aspects de l'expérience que nous avons faite jusqu'à ce jour de cette crise sanitaire. Bien

2 PAPE FRANÇOIS, *Fratelli Tutti*, n° 7.

évidemment, il ne s'agit que de quelques remarques partielles et forcément partiales que chacun pourra amender, critiquer ou compléter avec ses propres analyses. Je vais essayer dans un premier temps de dégager quelques aspects de la vie en société que la crise a révélés, puis, dans un second temps, les déplacements auxquels nous devons un jour ou l'autre consentir dans notre manière de penser, car comme le dit Edgar Morin, « le confinement est le temps du déconfinement des esprits » ! Enfin je proposerai quelques moyens pour inventer un nouvel art de vivre.

1. L'expérience du virus

1.1. La vulnérabilité du genre humain

Le virus a conduit l'humanité à refaire l'expérience de sa vulnérabilité collective. En un bref espace de temps, la moitié de l'humanité s'est trouvée confinée à sa maison. Nous n'avions pas d'autres moyens pour nous défendre. Nous étions dans la même situation que les populations qui nous ont précédés lors des grandes pandémies qui ont marqué l'histoire. Nous n'avions pas d'autres défenses que de nous terroriser pour y échapper. Cela nous a d'autant plus surpris que dans nos esprits, les pandémies étaient d'une autre époque ou bien réservées à des pays aux conditions sanitaires défallantes.

L'expérience collective de la vulnérabilité se télescope avec nos idées de toute-puissance. La confiance que nous mettons dans les sciences et les techniques a contribué à développer ce sentiment. Certains rêvent même de transhumanisme, d'une humanité non seulement réparée mais reprogrammée jusqu'à une victoire sur la mort annoncée pour les décennies à venir. Le transhumanisme porte à son paroxysme le mythe du progrès et de la maîtrise par l'homme de la nature et de la mort.

Le mythe prométhéen a fondu devant un virus minable et la population a dû fuir et se réfugier dans ses maisons pour y échapper. Prométhée s'est ridiculisé. L'humanité a été brutalement ramenée à sa condition. La crise apporte un sacré démenti à l'illusion de la Toute puissance. « Si nous pouvons retarder la mort par vieillissement, dit Edgar Morin, nous ne pourrions jamais éliminer les accidents mortels où nos corps seront écrabouillés, nous ne pourrions jamais nous défaire des bactéries et des virus qui sans cesse s'automodifient pour résister aux remèdes, antibiotiques, antiviraux, vaccins ».

La présence collective de la mort

Nous avons fait l'expérience collective de la mort, ce qui est inhabituel dans les sociétés modernes. La mort est habituellement dissimulée. Là, les morts étaient comptés tous les soirs dans un décompte macabre. Dans le même temps, on fut incapable de gérer humainement la mort. Le culte des morts a été supprimé, ce qui n'arrive jamais dans une société, même pas sur le champ de bataille. Et il ne s'est pas levé d'Antigone pour transgresser la décision politique. La suppression des cultes des morts était une grave erreur anthropologique, psychologique mais aussi, ce que l'on dit moins, politique. L'avènement de la société humaine s'est constituée par et dans le culte des morts. Le culte des morts est au fondement de la culture, son interdiction conduit à la déshumanisation. Cela n'a heureusement pas duré trop longtemps mais suffisamment pour se rendre compte de notre incompréhension collective de la mort et de sa place dans le processus d'humanisation, tant personnel que collectif.

Nos espoirs illusoirens envers la science

Les guerres mondiales ont porté atteinte à l'idéalisation du progrès infini capable de procurer le bonheur de l'humanité. Après Hiroshima, Tchernobyl, le dérèglement climatique et d'autres phénomènes, chacun sait aussi que le progrès technique peut générer aussi de grands malheurs. Mais une certaine foi illusoire dans la science demeure. Beaucoup se sont heurtés au fait que la science n'a pas toutes les réponses et se construit dans de nécessaires

tâtonnements. Elle ne pouvait satisfaire des demandes infantiles de réponses immédiates, ou de prétendus remèdes miracle. « Nous souhaitons la vérité, disait Pascal et ne trouvons en nous que l'incertitude ». Il faut accepter de vivre avec elle. La crise révèle la science telle qu'elle est. Elle n'est pas toute puissante et en même temps, elle a fait preuve d'une capacité d'innovation qu'il faut saluer puisqu'un vaccin a été trouvé en un temps record.

Les discours des experts

Cette fragilité collective devant un virus nous a disposés à écouter toutes sortes de discours, pouvant aller pour certains jusqu'à prêter une oreille complaisante aux théories du complot. On a été abreuvé de discours péremptaires par toutes sortes d'experts. Comme le disait, non sans humour, le sénateur Claude Malhuret à la tribune : « Je suis fasciné de découvrir que nous avons autant d'experts pour répondre sur toutes nos chaînes de télévision : les grands experts, très assurés ; les petits experts qui manquent d'expérience sur Zoom et dont on ne voit que le nez, le menton et les lunettes en gros plan ; les soi-disant experts, qui répètent ce qu'ils ont entendu une heure avant sur une autre chaîne ou à la radio ; et enfin, les faux experts qui lancent des craques en espérant faire le buzz. À force de tous les regarder, j'ai découvert un théorème que je vous propose : plus il y a d'experts, moins on comprend ». D'où vient que collectivement nous leur laissions une telle place et que supportions une telle prétention à la vérité et des paroles assénées la plupart du temps avec autant d'arrogance ?

La recherche du bouc émissaire

Nous avons assisté à la recherche de boucs émissaires. Il fallait trouver une explication au mal et quand on a l'explication il faut un coupable. Cela relève d'une mentalité religieuse archaïque. Autrefois on l'imputait à un Dieu vengeur. Aujourd'hui certains discours prétendument sécularisés ne font que substituer à Dieu la nature personnalisée. La nature est la nouvelle divinité à laquelle on impute les sentiments dignes des dieux de l'Olympe, telle que la vengeance ! Parmi les boucs émissaires, chacun a privilégié le sien : pour Trump c'était les

chinois. Pour d'autres la nature, pour d'autres encore le président de la République, figure idéale du mauvais père pour un peuple qui ne s'est jamais remis du meurtre du Père.

Tout cela relève d'une difficile confrontation collective à la vulnérabilité. Elle fait partie de la condition humaine. Plus encore, son acceptation nous ramène à une plus grande humanité. Elle sape les mythes collectifs, remet les limites, nous sort de nos divertissements illusoires, pour finalement nous rendre plus humains.

1.2. Des choix éthiques

La crise a été l'occasion de voir surgir des choix éthiques différents puisqu'on est dans une société où l'éthique est de moins en moins universelle et de plus en plus contractuelle.

La vie humaine avant l'économie

On a assisté à des réponses éthiques différentes. En France, comme dans de nombreux autres pays, le choix politique approuvé par une large majorité de citoyens fut de sauver des vies plutôt que l'économie, même si, par la suite, la crise s'inscrivant dans la durée, il fallut aussi tenir compte de l'économie. Toutefois certains ne firent pas ces choix : Boris Johnson, Donald Trump ou Jair Bolsonaro. On connaît le résultat en terme de morts. Dans le choix collectif, approuvé par les populations, de protéger les vies humaines malgré un arrêt brutal de l'économie, j'y ai vu une avancée dans la conscience morale de l'humanité.

Ce choix moral a redonné sa place au politique face à l'économie. On a vu les dogmes qu'on nous assénait depuis des années s'effacer comme par enchantement. Soudainement on pouvait injecter des milliards ! La règle des 3 %, du jour au lendemain est devenue obsolète. On pourrait donc imaginer un monde où les choix politiques humains décideraient de la vie économique, pas

seulement au niveau des pays mais aussi des organisations territoriales, des associations, de tous les lieux de vie.

Les choix de protection des populations vulnérables

On a entendu des choix éthiques déconcertants. D'aucuns ont dit, avant de modérer leurs propos par la suite, que l'on pouvait sacrifier la génération des aînés pour ne pas empêcher la jeunesse qu'on imaginait au moment du premier confinement invulnérable – encore un mythe – de continuer à vivre. Il y aurait beaucoup de choses à dire autour de la jeunesse et du paradoxe entre des discours parfois condescendants voire larmoyants et l'indigence des moyens mis à leur disposition par les universités par exemple. Quant à sacrifier les aînés, on peut comprendre que dans une situation précise, quelqu'un fasse le choix de sacrifier sa vie pour qu'un d'autre puisse vivre. Mais ce choix héroïque ne peut être qu'individuel et non collectif et surtout on ne peut le faire que pour soi mais on ne peut pas l'imposer aux autres.

A contrario, on a plutôt fait le choix de considérer que toute vie doit être sauvée à commencer par les plus vulnérables. Ce fut ce choix qui guida les priorités de vaccination. J'y vois aussi une avancée éthique de l'humanité.

La solidarité

La crise a permis que se vive une réelle solidarité. De nombreux gestes sont restés dans l'anonymat. On ne saura jamais le nombre d'initiatives qui ont été prises pour accompagner, secourir, manifester une présence auprès de ceux qui en avaient le plus besoin. Mais on a vu aussi collectivement des personnes être en première ligne pour faire vivre la société. On en a beaucoup parlé. On les a souvent nommés : le personnel soignant, les caissières, les boueux. Il y en a d'autres. Je pense en particulier aux enseignants qui ont su s'adapter, inventer une autre manière d'enseigner et non pas eu la reconnaissance officielle méritée.

Collectivement, nous avons refait l'expérience que le mal se combat par la solidarité. Il serait même préférable de dire : par la fraternité. Cette valeur républicaine dans les faits la plus relativisée des trois, qui a vocation à réguler

les deux autres dans leurs excès potentiels à tel point que Péguy souhaitait qu'elle fut la première énoncée dans la devise.

Cela pourrait être une leçon de la crise que nous traversons. Mais déjà nous voyons ressurgir des débats autour de l'accès de tous aux vaccins. Certains pays n'ont exporté aucune dose quand d'autres pays commencent à peine la vaccination de leur population. Les laboratoires ménagent leurs profits, en essayant de faire croire que c'est pour un avenir meilleur. La fraternité n'est pas évidente.

Le corps social

La crise a révélé où était le vrai corps social et a permis de mesurer la distance entre le corps social réel et le corps social imaginaire. On nous vend une représentation du corps social dans lequel certains auraient une place prépondérante quand d'autres seraient tenus pour quantité négligeable. Mais on a vu que le corps réel, nécessaire, vital pour la société n'est pas le corps célébré médiatiquement. Nous avons expérimenté collectivement ce que dit saint Paul dans la première lettre aux Corinthiens (12, 20-22).

Il y a une multitude de parties et un seul corps.
L'œil ne peut pas dire à la main je n'ai pas besoin de toi
Ni la tête dire aux pieds, je n'ai pas besoin de vous.
Bien au contraire les parties qui paraissent les plus faibles
Sont les plus nécessaires.

Les plus petits dans l'ordre de la reconnaissance se sont révélés les plus essentiels en situation de crise. Lors de ce jugement dernier qu'est la crise, « les derniers ont été les premiers ». Et cela vient interroger de plein fouet nos représentations collectives de la société. La crise révèle le corps réel, le vrai corps, le *verum corpus*, comme on dirait en théologie... car le corps du Christ est le corps réel et pas le corps imaginaire.

2. Les déplacements

Parmi les éléments marquants de la crise sanitaire, il faut citer le confinement. Il est venu impacter au moins deux aspects fondamentaux de la vie humaine : notre rapport au temps, notre rapport à l'espace.

2.1. Le rapport à l'espace

Le confinement révèle la manière d'habiter l'espace. Certains ont éprouvé la sécurité de l'espace clos. D'autres ne purent supporter cet enfermement et ont fui ou transgressé les consignes. D'autres encore ont fait contre mauvaise fortune bon cœur. Mais personne n'a été insensible de se trouver assigné à résidence.

Le philosophe Bruno Latour³ m'a éclairé en disant que le confinement révèle en fait ce qu'est la condition humaine. L'humanité est confinée sur une planète perdue dans un univers en extension estimé à 13 milliards d'années-lumière ! Le système solaire est dans le bras d'une galaxie, assez éloigné de son centre, qui elle-même est au milieu de milliers d'autres galaxies etc. La terre est une infime planète de ce système solaire et l'homme est confiné sur sa partie solide. Il n'habite de cette planète qu'une croûte au-dessus de laquelle il s'élève péniblement de quelques pieds ou bien sous laquelle il descend de quelques kilomètres à peine. Il réussit quand même à envoyer des objets à plus de 200 millions de kilomètres !

Chaque individu, à son tour, est confiné dans un pays, une région, une ville ou un village et au fond se déplace très peu. Par ailleurs, les philosophes nous ont appris que lorsque nous quittons notre biotope pour essayer d'oublier quelques maladies intérieures, nous les emportons avec nous si bien que, comme le disait Lucrèce, « les voyages ne guérissent point l'âme ».

3 Bruno LATOUR, *Où suis-je ?*, Paris, Les empêcheurs de tourner en rond, 2021, p. 39.

Le confinement a interrogé chacun sur sa capacité à habiter son espace vital et à s'habiter lui-même, car un lien étroit unit la capacité à habiter sa maison et son corps. La limitation des déplacements a montré en creux l'essentiel et le superflu, la nécessaire convivialité et la distraction pascalienne, les vraies nourritures et l'intoxication du consumérisme. Aussi on peut dire que le confinement fait mesurer l'importance d'une vie intérieure : spiritualité, culture, etc. Le confinement a aussi atteint des couples et des familles, des communautés et reposé à tous la question : que veut dire habiter ensemble ? Enfin l'autre question à laquelle nous allons devoir inventer une nouvelle réponse collective : comment l'humanité habite cet espace confiné qu'est la planète ? Il ne suffira pas d'aller faire un tour sur Mars !

2.2. Le temps

Lors du confinement, le temps s'est ralenti. Depuis des décennies l'humanité vit dans une accélération constante du temps. Le temps est celui des horloges et des agendas, ce que les journalistes appellent le temps réel ! Or rien n'est plus artificiel que ce temps-là. Les grecs avaient bien vu le problème. Dans la mythologie, Chronos, le dieu du temps compté, dévore ses enfants. Nous en savons quelque chose nous qui nous faisons bouffer par nos agendas et qui sommes par nous-mêmes incapables de ralentir cette fuite éperdue. Ce *chronos* est le temps privilégié par la Modernité. Or là il est remis en question par cet autre aspect du temps qu'est *Krisis*, le temps du jugement.

Au temps compté s'oppose le temps rythmé. Celui du cycle des saisons, du jour et de la nuit, de leur longueur variable, du rythme du corps, de l'alternance du travail et du repos, des cycles corporels, de la prière... Ce temps-là n'est pas uniforme. Bergson opposait au temps des physiciens, le temps vécu. Tous les temps ne sont pas univoques. « Il y a un temps pour chaque chose » comme dit le sage de l'ecclésiaste (ch. 3).

Et puis il y a le temps long de la vie. Le psalmiste demande à Dieu comme une grâce : « Apprends-nous à bien compter nos jours, que nos cœurs découvrent la sagesse ».

La crise révèle le rapport au temps. *Chronos* nous emporte dans sa fuite éperdue. *Kairos* est le temps présent, l'aujourd'hui, le temps de l'événement, le temps de la rencontre, le moment favorable. *Krisis* est le temps du jugement et donc il renvoie au temps de la fin, non pas à la fin des temps mais au temps de la fin. *Krisis* est le temps du jugement. La Modernité a privilégié *Chronos* qui nous dévore au détriment du *Kairos* et dans le rejet du temps de la fin. Il nous faudra réinterroger notre rapport au temps.

La crise a mis en question le rapport habituel au temps en faisant vivre dans l'imprévisibilité et donc en nous ramenant du futur dans lequel nous nous projetons souvent au détriment de l'aujourd'hui. Mais qu'il est difficile de vivre le temps présent ! On a entendu s'élever de nombreuses plaintes, des demandes d'échéances, de prévision. Quand serons-nous déconfinés ? Quand les bars ouvriront-ils ? La crise, qui ramène chacun à une vie au jour le jour, fait vivre dans l'incertitude⁴.

Or dans la révélation chrétienne le présent est le seul temps réel. Le passé n'existe plus sauf sous forme déformée de la mémoire, le futur n'existe pas encore et à vrai dire n'existera jamais puisqu'il ne sera jamais comme prévu. Le présent est le temps de l'homme. L'éternité est le temps de Dieu. Le présent est un instant d'éternité, seul lieu du temps où se croise le temps de l'homme et le temps de Dieu. Le théologien Raimon Pannikar a formé un beau néologisme pour dire cela. Il parle de la « tempiternité ». Maître Eckhart y voit « la plénitude du temps ». La crise apprend à vivre dans l'aujourd'hui, mais il n'y a pas d'autre temps de Dieu.

4 Edgar MORIN, *Sur la crise*, Paris, Flammarion, 2020., p. 10.

2.3. Les fragilités interrogées

Dans des crises, on voit la capacité d'une société à faire face à l'adversité. Cette crise n'est pas très importante en regard d'autres grandes crises de l'histoire : les grandes guerres, la grippe espagnole, etc.

Quelles sont nos fragilités ?

L'heure de vérité des institutions

D'un point de vue institutionnel on a regardé à la loupe des institutions comme l'hôpital. Il a montré ses grandes fragilités que l'on connaissait par ailleurs mais aussi sa faculté de résilience, la compétence de ses personnels, sa capacité à inventer de nouvelles organisations, une aptitude à transformer les relations etc. On a pu voir dans les Ehpad beaucoup de dévouement mais aussi de graves problèmes. Les Ehpad ont montré leur fragilité et leur incapacité structurelle à protéger les personnes âgées. La concentration en un même lieu d'un nombre considérable de personnes vulnérables aggrave leur vulnérabilité collective. On ne doit pas oublier que cette concentration s'explique par la rentabilité de ces institutions et ultimement par leur mode de financement sur le modèle entrepreneurial.

L'Église a montré au grand jour sa capacité à intervenir en solidarité avec des personnes vulnérables, à assurer une présence dans le monde scolaire, à s'inventer à l'échelon local par des initiatives de prêtres ou de laïcs souvent très judicieuses. Et en même temps nous avons vu exploser à la vue de tous son cléricisme chronique et son autoréférencement, les deux grandes pathologies ecclésiales dénoncées par le pape François.

Inégalité structurelle

La crise fait apparaître une inégalité insultante qui compromet le pacte social. Le confinement a révélé les conditions de logement impossible d'une part de la population. La pandémie a frappé plus durement les pauvres. L'école en distanciel a montré la fracture numérique. 18 % des jeunes en Bac-pro ont

décroché. Les emplois précaires ont été les premiers affectés par la crise. En 2019, la France comptait 9,1 millions de personnes dites « pauvres », c'est-à-dire avec moins de 1.070 euros net par mois, un chiffre en recul de 0,3 % par rapport à 2018 mais qui pourrait fortement augmenter pour 2020. Le chiffre ne sera connu que fin 2021. La pauvreté que révèle la crise est multidimensionnelle : revenus, emplois, logement, psychologie, scolarisation, etc.

Il faut dire aussi qu'il y a eu des filets de rattrapage mis en place qui ont permis d'amortir le choc jusqu'à ce jour et ne pas avoir un million de plus de personnes basculant sous le seuil de pauvreté comme on l'envisageait en octobre dernier. Il n'en demeure pas moins que la crise a révélé et accéléré les processus de paupérisation qui ne sont plus supportables. La situation dans certains quartiers est un démenti formel à la devise de la République qu'il est indécent de vouloir enseigner. L'évocation de la devise de la République a l'effet inverse. Elle est contreproductive, en particulier chez les jeunes.

La liberté contrariée

Une vraie question est posée à propos de la liberté. Certains ont trouvé que les règles sanitaires étaient liberticides. A contrario, on pourrait aussi se demander si une certaine idée de la liberté ne constitue pas pour l'avenir un risque collectif majeur face à de nouvelles crises. Les pays qui ont le mieux jugulé l'épidémie sont les dictatures, puis les régimes démocratiques au pouvoir fort avec une population plus respectueuse des consignes. Dans les démocraties libérales, ce fut plus compliqué, ce qui pose une véritable question sur la capacité des démocraties à gérer les inévitables contraintes collectives. On pourrait imaginer que la vie démocratique rend les citoyens plus responsables et plus respectueux des règles collectives à moins que l'on ne confonde la liberté démocratique avec l'individualisme collectif.

Le respect des pouvoirs publics

Chacun peut avoir son opinion sur la gestion de la crise. Mais au-delà de cela et quelque soit le contrôle démocratique que l'on doive faire, en situation

d'adversité, un pays doit, sauf raison grave, accepter de se laisser diriger par les autorités compétentes. Chacun doit accepter de se soumettre aux décisions prises. Restant sauf qu'à la fin de la crise on puisse faire le bilan de la gestion.

On a un vrai problème de conscience citoyenne. Le refus de faire confiance aux pouvoirs publics est une vraie question qui peut se traduire par des comportements déviants. La place de la politique politiciennes relève de ce même déficit de citoyenneté. Face aux crises à venir, on aura besoin de réapprendre la confiance citoyenne en regard d'une méfiance systématique.

Personne n'est au-dessus du pouvoir politique particulièrement dans ces situations. Certains hommes et certaines femmes politiques ont été de ce point de vue en-deçà de la responsabilité qu'on est en droit d'attendre de leur part. Pareillement pour les clercs et les chrétiens qui se sont crus au-dessus des lois. La messe de Pâques sans mesure barrière dénonce une mentalité inacceptable et les sanctions sont bienvenues, au même titre que celles qui doivent affecter les organisateurs d'un carnaval.

Vivre avec l'incertitude

Dans les démocraties, on s'efforce de réduire les incertitudes autant que faire se peut. On multiplie des systèmes de protection. La société et l'individu sont encadrés par toutes sortes d'assurances contre une pluralité de risques. Dans la période moderne, à cause d'un sens aigu de la causalité, on a développé la prévisibilité, jusqu'à penser pouvoir acquérir une maîtrise sinon totale du moins la plus grande possible des événements. Sartre disait qu'il préférerait le désespoir à l'incertitude. Il traduisait ainsi ce besoin de certitude, de prévisibilité qui marque l'homme moderne. On anticipe ainsi les difficultés mais tout n'est pas prévisible. Aujourd'hui le principe de précaution développé par Hans Jonas est dévié de sa finalité première et on peut se demander si parfois au lieu de garantir la vie – ce qui est son but – il ne contribue pas à son aliénation.

À vrai dire on a besoin d'incertitude. La personne humaine se construit dans l'incertitude d'une multitude de possibles. Un événement est précisément ce

qui n'est pas prévisible. Jean-Luc Marion dit qu'un événement est « l'impossible qui se réalise ». L'incertain est à la vie ce que le doute est à la foi, sa condition de possibilité. Ricœur définissait la personne humaine comme un « moi incertain ». L'incertitude est nécessaire. Elle permet l'invention de la vie. L'astrophysicien Hubert Reeves dit que « devenir adulte c'est reconnaître sans trop souffrir que le père Noël n'existe pas. C'est apprendre à vivre dans le doute et l'incertitude. »

La crise révèle que l'incertitude fait partie de la condition humaine et même de la condition de créature. Mais on doit la valoriser comme ouverture à des possibles insoupçonnés. La vie va se loger précisément dans les interstices de l'incertitude du réel. Nietzsche disait : « ce n'est pas l'incertitude qui rend fou mais la certitude ». La certitude rend fou. L'incertitude ouvre sur l'avenir. Elle introduit dans le temps de la fin. Il me semble que sur ces quelques points et sur beaucoup d'autres encore, nous avons besoin d'opérer un certain nombre de déplacements déjà pour une vie plus heureuse et plus fraternelle et d'autre part pour faire face à des crises à venir.

3. L'ancre de l'espérance

C'est précisément l'A-venir que je voudrais aborder maintenant, à travers la catégorie de l'espérance. Disons d'abord ce qu'elle n'est pas ! L'espérance n'est pas le petit *fervorino*⁵ que l'on concède quand on a bien mis à jour les difficultés et qui aurait pour but de ne pas sombrer dans le pessimisme et de ne pas décourager l'auditoire car en ce cas il y aurait confusion entre l'espérance et l'espoir.

5 Court discours que le prêtre a adressé aux fidèles, dans des occasions spéciales, pour éveiller en eux la ferveur de la dévotion.

L'espoir et l'espérance

L'espérance n'est pas l'espoir. Bernanos dit que « l'espérance est une vertu héroïque. On croit qu'il est facile d'espérer. Mais n'espèrent que ceux qui ont eu le courage de désespérer des illusions et des mensonges où ils trouvaient une sécurité qu'ils prenaient faussement pour de l'espérance »⁶. Cette remarque s'applique très précisément à l'espoir. Pour espérer il faut le courage de désespérer de nos faux espoirs.

La langue française n'a qu'un seul verbe pour deux substantifs. L'espoir part du présent et se projette dans le futur. L'espérance part de l'avenir et invente le présent. L'espoir projette dans le futur ses désirs, ses envies, ses aspirations. Ils sont la plupart du temps souvent déçus. L'espoir creuse le lit de nos désespoirs ou de nos désillusions à venir. L'espérance part de l'avenir que l'on ne voit pas. Elle prend appui dans la foi en la victoire de la vie. Espérer d'espérance, ce n'est pas voir ce qu'on espère, car comme le dit la Lettre aux Romains « voir ce qu'on espère ce n'est plus espérer » (Rm 8, 24). L'espérance ne connaît pas l'objet qu'elle espère. L'espérance chrétienne prend appui dans la victoire de la vie sur la mort. Dans la révélation chrétienne, il lui est donné un signe : la mort et la résurrection du Christ. La vie a vaincu la mort. Le mystère pascal est le paradigme de l'espérance. Beaucoup peuvent vivre le mystère pascal sans être chrétien pourvu qu'ils vivent de cette espérance⁷.

L'espérance est une force politique

L'espérance qui est cette foi en la vie victorieuse est alors une force politique. L'Écriture a trouvé la belle métaphore de l'ancre marine. Elle est une ancre jetée dans l'au-delà, dans la victoire de la vie à laquelle s'arrime celui qui espère. Et parce qu'il a foi en la vie, il invente librement le présent. Elle est la vertu sur laquelle se fonde l'éducation. Sans savoir ce que sera demain cet enfant l'éducateur a foi en son avenir. Pour des croyants monothéistes, elle-même a son fondement dans l'espérance que Dieu met dans les êtres humains et peut

6 Georges BERNANOS, *La liberté pour quoi faire*, Paris, Gallimard, Idées, 1953, p. 107.

7 Concile Vatican II, *Gaudium et Spes*, n° 22, § 5.

être définie comme une vertu théologale. On doit à Péguy le plus beau traité sur l'espérance. Elle est une force d'invention et de création.

Edgar Morin dit que « la crise dans une société suscite deux processus contradictoires. Le premier stimule l'imagination et la créativité dans la recherche de solutions nouvelles. Le second est soit la recherche du retour à une stabilité passée, soit l'adhésion à un salut providentiel, ainsi que la dénonciation ou l'immolation d'un coupable ».

L'espérance suscite la créativité. Collectivement elle est cette force qui nous pousse à penser autrement et à inventer de nouveaux modes de vie. Tout ce que la crise révèle, mentionné dans les points précédemment cités, sont des lieux de création individuellement et collectivement. L'espérance ne rêve pas du monde d'avant, ni ne regarde en arrière. Nous risquerions bien alors de devenir comme la femme de Lot qui s'est pétrifiée.

Je retiens deux axes : conversion de nos manières de penser, conversion de nos modes de vie. Le second est très lié au premier.

3.1. Conversion de nos manières de penser

La crise révèle les aveuglements de la Modernité. On peut penser que cette crise a une signification historique et qu'elle doit être lue sur l'horizon plus vaste de la vie du monde en ce début de XXI^e siècle, en particulier sur l'horizon d'un nécessaire changement de paradigme de vie imposé par les changements climatiques et la perte de la biodiversité. La Modernité s'est présentée comme un indépassable, renvoyant les périodes antérieures à n'être qu'un obscur Moyen Âge ou une antiquité. Si de nombreux philosophes ont réinterrogé depuis longtemps la Modernité, le moment n'est-il pas venu d'une critique collective de ses a priori et de ses impasses. Cet exposé n'est pas le lieu de le développer mais la crise pointe de doigt quelques apories.

L'absolu de l'économie

La crise révèle les erreurs de la Modernité. Les dogmes que l'on nous assène depuis des décennies se sont avérés particulièrement fragiles. En particulier en ce qui concerne l'économie. Edgar Morin parle d'économie coupable ! Il dit que « l'obsession de la rentabilité chez nos dominants et dirigeants a conduit à des économies coupables comme pour les hôpitaux et l'abandon de la production de masques en France ». Or dit-il cela vient d'une pensée défectueuse. « À mon avis, les carences dans le mode de pensée, jointes à la domination incontestable d'une soif effrénée de profit, sont responsables d'innombrables désastres humains dont ceux survenus depuis février 2020 ».

La suppression des brevets, alors que l'industrie pharmaceutique a déjà perçu de gros dividendes, est l'exemple même de ce qui est intolérable. La crise écologique pointe du doigt les désastres d'une croissance économique incontrôlée. « Nous avons besoin d'une économie dont les objectifs dépassent l'étroite focalisation sur la croissance, qui place la dignité humaine, l'emploi et la régénération écologique au centre de ses préoccupations »⁸, dit le pape François.

L'autonomie de l'homme

La crise met en question l'idée que l'on se fait de la liberté. Or en situation de crise, nous faisons l'expérience que nous ne pouvons pas aller là où nous voulons, quand nous voulons, non pas à cause de l'arbitraire d'une dictature mais par souci de la santé des uns et des autres.

Ce constat vient contester un des dogmes de la Modernité : celui de l'être humain pensé comme individu autonome. Dieu est mort, l'homme n'a de compte à rendre à personne. Il fait ce qu'il veut quand il veut. On comprend dès lors que beaucoup puissent très mal vivre la moindre mesure limitative de la liberté de circulation. On est moins regardant sur la liberté individuelle en ce qui concerne la vidéosurveillance autrement plus perverse.

8 PAPE FRANÇOIS, *Un temps pour changer*, p. 165.

La crise montre qu'en fait la liberté n'est pas le libre-arbitre cher aux Modernes. Et que l'homme est un être qui naît, se construit, grandit et vit en constante interdépendance. L'anthropologie des Modernes est mise à mal. Il suffit pourtant de regarder le développement d'un être humain pour voir qu'il est de la nature de l'homme que d'être dépendant : dépendance pour sa subsistance, dépendance homme/femme, dépendance économique, etc. L'être humain est-il un individu ou une personne. La personne se définissant comme un être de relations dans lesquelles il se construit et participe au bien commun. De ce point de vue, la crise a permis de redire le besoin de convivialité que nous avons et qui est une des formes de l'interdépendance nécessaire à une vie pleinement humaine. Au-delà du délire médiatique sur l'ouverture des terrasses, et de l'instinct grégaire, elle peut être vue comme un symbole de cette convivialité.

La crise montre que l'on a besoin de retrouver le sens du bien commun. De nos jours comme le dit François, « le bien commun est le moins commun de tous les biens ».

L'affranchissement de la nature

La même liberté et autonomie nous ont coupé de la nature dont il fallait s'affranchir, jusqu'au moment où nous découvrons dans quelle situation cette philosophie a mis et a conduit l'humanité. Descartes opérait une séparation nette entre la *res extensa* et la *res cogitans*, autrement dit entre la matière et l'esprit. La matière est inerte au détriment de l'esprit. Le même dualisme cartésien définit l'être humain : un corps et une âme. Le corps est un principe matériel et l'âme est le principe spirituel. Ce dualisme a conduit à un mépris du corps (ou à son exaltation ce qui revient au même...) et dans le même temps à une considération trop exclusive de son développement intellectuel. L'école de la République en est une triste illustration : l'esprit occupe presque toute la place au détriment de l'intériorité (l'âme) et du corps.

L'affranchissement de la nature a son corolaire dans une anthropologie défectueuse qui ne prend ni l'être humain dans sa totalité, ni la nature dans sa

réalité animée. On a transformé les paysans en exploitants agricoles, une belle métaphore du rapport faussé que les êtres humains entretiennent avec la création. Chaque année, aux environs du 31 juillet l'humanité a épuisé les ressources disponibles normalement pour une année...

Nous ne savons pas si le virus vient d'un désordre de notre rapport avec la nature. Mais nous savons que cette crise est le prélude à des crises à venir liées au dérèglement climatique et à la perte de la biodiversité. Sans céder à une écologie punitive, moralisatrice ou « tracassière » selon la belle formule de Jean-Pierre Chevènement, il faudra bien retrouver le sens du bien commun, non pour une transition écologique mais pour une conversion écologique qui soit une heureuse manière de vivre.

Ces trois changements de nos manières de penser : désacraliser l'économie, réhabiliter l'interdépendance des humains entre eux, penser à nouveau un lien avec l'ensemble des créatures, ouvrent déjà à un changement de paradigme qui nous délivrerait de certaines apories de la Modernité.

3.2. Conversion de nos modes de vie

L'autre conversion concerne nos modes de vie, mais ils doivent être en cohérence avec une pensée du monde et une anthropologie conséquente. On n'inventera pas collectivement d'autres modes de vie sans une meilleure anthropologie. Toutes les crises que nous traversons se ramènent finalement à une crise fondamentale : la crise anthropologique, à savoir l'idée que nous nous faisons de l'homme dans son rapport à l'autre, autre sexe, autre religion, autre culture et dans son rapport à l'univers. Mais il n'y aura pas non plus de changement d'anthropologie sans conversion de nos modes de vie. Comme le dit Edgar Morin : « En tant que crise existentielle, elle nous pousse à nous interroger sur notre mode de vie, sur nos vrais besoins, nos vraies aspirations masquées dans les aliénations de la vie quotidienne, faire la différence entre le divertissement pascalien qui nous détourne de nos vérités et le bonheur que nous trouvons à la lecture, l'écoute ou la vision des chefs-d'œuvre qui nous font

regarder en face notre destin humain. Et surtout, elle devrait ouvrir nos esprits depuis longtemps confinés sur l'immédiat, le secondaire et le frivole, sur l'essentiel : l'amour et l'amitié pour notre épanouissement individuel, la communauté et la solidarité de nos "je" dans des "nous", le destin de l'Humanité dont chacun de nous est une particule. En somme, le confinement physique devrait favoriser le déconfinement des esprits ». À chacun d'inventer pour lui-même et avec d'autres une vie plus heureuse parce que plus vraie.

Quels nouveaux modes de vie ?

Il ne m'appartient pas de dire ce que doivent être ces nouveaux modes de vie. Il ne manque pas de maîtres de morale pour nous donner des leçons et nous dire ce que nous devons faire et pas faire, consommer et pas consommer, etc. Je n'entends pas mêler ma voix à leurs discours culpabilisants. Il me semble plutôt que les différents points soulevés précédemment et bien d'autres encore peuvent être repris par chacun comme autant de portes d'entrée vers une vie plus heureuse et plus juste.

Le rapport à l'espace et la façon dont chacun habite sa propre vie... et aussi notre participation à l'habitation collective de la planète.

Notre rapport au temps, à l'accélération et la manière dont nous habitons notre propre temps intérieur.

Notre vulnérabilité est le lieu de notre plus belle croissance en humanité. Elle nous ouvre à l'authenticité d'une vie réellement humaine lorsqu'elle est sue, reconnue, acceptée et qu'elle se vit dans un réseau de relations, conjugale, amicales, fraternelles, etc.

La mort. Je ne partage pas l'avis de Heidegger. Je ne me pense pas comme un être pour la mort mais comme un être pour la vie qui doit passer par la mort. Ce qui change tout et me permet de la regarder en face. Car c'est une chose quand la mort est un terme avec peut être « quelque chose après » et lorsqu'on fait droit à l'aspiration d'immortalité que l'on porte et que l'on ressent au fond de soi !

La liberté. Nous manquons de liberté car ce que nous appelons liberté n'est pas vraiment la liberté. Le divertissement, le consumérisme ne sont pas la liberté mais des fuites qui, lorsqu'elles nous sont enlevées produisent le ressentiment (Cynthia Fleury).

Notre rapport à la nature, sans passer du mépris à l'idolâtrie. La nature n'est pas bonne et gentille. Elle est aussi violente. Elle ne correspond pas à la douce rêverie de ceux qui ne l'ont jamais approchée. Tous les ruraux vous le diront. Ce rapport est un rapport fait de violence et de douceur, de laideur et de beauté, etc.

Le corps social. Il n'y a pas des premiers de cordée. En tout cas ce ne sont pas ceux qui encombrant les écrans de télé. « Les premiers sont les derniers ». J'ai déjà lu cela quelque part !

La crise peut nous aider à remettre le monde à l'endroit dans une liberté de penser et d'agir que personne ne pourra nous ravir.

Peut-être en terminant faut-il ouvrir sur l'incertitude, cette belle manière d'habiter le monde, non par complaisance pour l'inconfort mais dans l'espérance de l'infini des possibles. « La certitude rend fou » disait Nietzsche. Et puisque nous sommes sur les bords de cette mer Méditerranée que nous aimons tant, nous sommes moins effrayés de ses incertitudes qu'assurés de sa capacité à générer de la culture comme elle l'a si souvent fait de mémoire d'être humains et comme elle le permettra aux audacieux qui oseront inventer et tisser entre ses rives des formes de vie plus humaines. Δ